



Nul homme n'est une île

UN FILM DE
DOMINIQUE MARCHAIS

MÉTÉORE FILMS ET ZADIG FILMS PRÉSENTENT



Nul homme n'est une île

UN FILM DE **DOMINIQUE MARCHAIS**

2017 / France / 96 min. / DCP – IMAGE : 1.85 – SON : 5.1 / VISA 143 142

AU CINÉMA LE 4 AVRIL

PRESSE

MAKNA PRESSE / Chloé Lorenzi
tél : 01 42 77 00 16 ou 06 08 16 60 26
info@makna-presse.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.meteore-films.fr et www.makna-presse.com

DISTRIBUTION

MÉTÉORE FILMS
tél : 01 42 54 96 20
contact@meteore-films.fr

Synopsis

«... Chaque homme est un morceau du continent,
une partie de l'ensemble.»

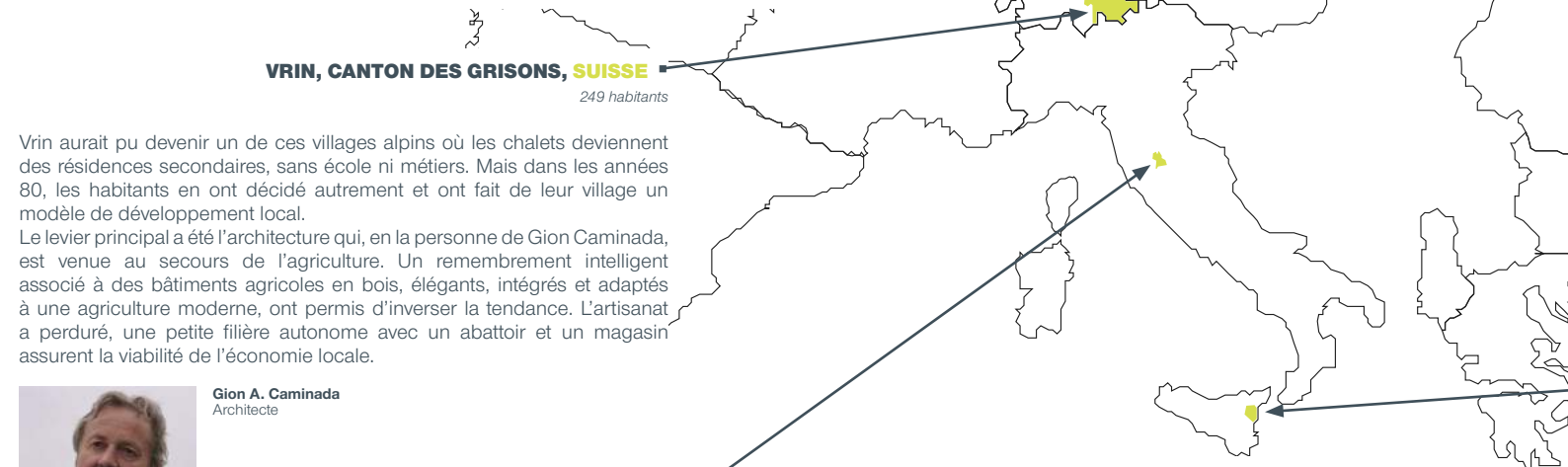
Nul homme n'est une île est un voyage en Europe,
de la Méditerranée aux Alpes, où l'on découvre des
hommes et des femmes qui travaillent à faire vivre
localement l'esprit de la démocratie et à produire le
paysage du bon gouvernement.

Des agriculteurs de la coopérative les Galline Felici
en Sicile aux architectes, artisans et élus des Alpes
suisses et du Vorarlberg en Autriche, tous font de
la politique à partir de leur travail et se pensent un
destin commun.

Le local serait-il le dernier territoire de l'utopie ?



Personnages et territoires



VRIN, CANTON DES GRISONS, SUISSE

249 habitants

Vrin aurait pu devenir un de ces villages alpins où les chalets deviennent des résidences secondaires, sans école ni métiers. Mais dans les années 80, les habitants en ont décidé autrement et ont fait de leur village un modèle de développement local.

Le levier principal a été l'architecture qui, en la personne de Gion Caminada, est venue au secours de l'agriculture. Un remembrement intelligent associé à des bâtiments agricoles en bois, élégants, intégrés et adaptés à une agriculture moderne, ont permis d'inverser la tendance. L'artisanat a perduré, une petite filière autonome avec un abattoir et un magasin assurent la viabilité de l'économie locale.



Gion A. Caminada
Architecte

Chiara Frugoni
Historienne spécialiste
du Moyen Âge



FRESQUE DU BON ET DU MAUVAIS GOUVERNEMENT, D'AMBROGIO LORENZETTI, SIENNE, ITALIE

Dimensions (H × L) : 2 × 35 m

Cette vaste fresque en trois parties, a été peinte par Ambrogio Lorenzetti en 1338 sur les murs de la salle du Conseil du Palais communal de Sienne.

Commande du gouvernement de la ville de Sienne, la fresque possède une finalité éducative. Elle rappelle les principes de justice, d'équité et de bien commun, qui doivent être la source d'inspiration de chaque gouvernement. Les allégories du Bon et du Mauvais Gouvernement se confrontent pour amener à réfléchir sur les répercussions des choix politiques dans la société contemporaine.

VORARLBERG, AUTRICHE

388 711 habitants

Le « landle », le petit Land, comme l'appellent affectueusement ses habitants, se situe à l'extrémité occidentale de l'Autriche, en face de la Suisse et au sud de la Bavière, avec lesquelles il partage la vallée du Rhin et le Lac de Constance. Cette petite échelle (la taille du département du Rhône), et cette dimension frontalière expliquent en partie ses succès en terme écologiques, économiques et aussi en terme de participation démocratique des citoyens



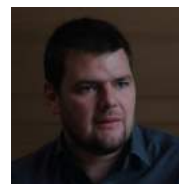
Markus Faißt
Menuisier



Manfred Hellrigl
Fonctionnaire
au Bureau des
Questions du
Futur



Josef Mathis
Ancien maire de
la commune du
Zwischenwasser



Bernardo Bader
Architecte

LES GALLINE FELICI, SICILE, ITALIE

Coopérative créée il y a 10 ans. 25 associés.

Il y a dix ans, ils étaient tous sur le point d'abandonner l'agrumiculture, ruinés par la grande distribution. Et puis ils ont entendu parler de ces groupes de consommateurs du Nord de l'Italie, ces GAS (groupes d'achats solidaires) qui développaient circuits courts et vente directe. Roberto Li Calzi, un des pionniers de l'agriculture bio en Sicile, a commencé par envoyer quelques caisses d'oranges puis, très vite, il a appelé ses amis à la rescousse. Ils ont décidé de mettre en commun leurs ressources en créant cette magnifique



Roberto Li Calzi
Agriculteur,
co-fondateur des
Galline Felici



Barbara Piccioli
Agricultrice,
membre des
Galline Felici



Antonio Grimaldi
Agriculteur,
membre des
Galline Felici



Gabriele Proto
Comptable
et producteur
de plantes
aromatiques,
membre des
Galline Felici

à la vie du territoire. L'originalité de ce Land s'exprime tout particulièrement dans son architecture écologique, portée par le mouvement des *Baukünstler* (artistes de la construction). Ces derniers, charpentiers et architectes issus des luttes écologiques des années 70, ont promu une architecture bois épurée et économe en énergie qui a contribué à l'émergence de cette culture politique participative très investie dans la transition énergétique.

coopérative, les « Galline Felici » ou « Poules heureuses ». Aujourd'hui, le réseau des Galline s'étend en France, en Belgique, en Autriche... et la coopérative fait vivre 500 personnes dans la région de Catane. Mais surtout, par delà l'échange commercial, c'est tout un réseau européen d'amis, de partenaires acquis aux mêmes valeurs de l'écologie et de l'économie solidaire qui se développe et se renforce au contact de ces agriculteurs passionnants.



Entretien avec Dominique Marchais

D'où vient le titre, *Nul homme n'est une île* ?

C'est le premier vers d'un poème de John Donne du début du 17^{ème} siècle :

*« Nul homme n'est une île, un tout, complet en soi ;
tout homme est un fragment du continent, une
partie de l'ensemble ; si la mer emporte une motte
de terre, l'Europe en est amoindrie, comme si les
flots avaient emporté un promontoire, le manoir
de tes amis ou le tien ; la mort de tout homme me
diminue, parce que j'appartiens au genre humain ;
aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le
glas : c'est pour toi qu'il sonne. »*

John Donne tisse un parallèle entre l'espace géographique, le continent, et le genre humain. Cette analogie est la même que celle que fait le film en posant dans le même temps la question spatiale, celle du paysage si l'on veut, et celle, politique, de la coopération, de la solidarité et du changement. Comme le dit l'un des membres des *Galline Felici* : « Cela ne sert à rien d'avoir sa jolie petite maison si dehors règnent les bombardements ».

La question est dès lors de savoir comment s'ouvrir au monde tout en cultivant sa différence. L'opposition entre le local et le global me semble un peu spéculaire. Le local, ici, c'est une unité d'action, de projet, plus que d'appartenance.



Ou alors il s'agit d'une appartenance parmi bien d'autres, à commencer par celle au genre humain.

Le film met ainsi en relation des situations locales très contrastées, avec des cultures politiques et des contextes économiques différents, mais qui, me semble-t-il, convergent. Il questionne la possibilité de l'émergence d'un peuple européen, des gens qui travaillent les mêmes questions, qui se découvrent les mêmes postures, et qui ont un horizon commun.

Pourquoi commencer et terminer votre film sur la fresque dite « du Bon et du Mauvais gouvernement » ?

Cette fresque m'a toujours touché. Elle est tellement riche de détails, de gestes, de sensations, elle exprime un tel amour de la campagne comme de la ville, qu'elle renvoie à l'enfance, à la façon dont on regardait le monde quand on était enfant. La fresque de Lorenzetti est par ailleurs très novatrice et c'est frappant quand on la compare aux représentations de la cité qui lui sont contemporaines. Ces peintures, admirables au demeurant, où la ville entourée de ses murailles est portée à bout de bras par son saint patron, est une ville sans habitant ni campagne. Alors qu'il y a chez Lorenzetti un réalisme, une dimension documentaire, qui tranche absolument. Surtout, le politique y prend la place du religieux. Et elle nous dit

aussi que pour les Siennois de l'époque, la cité, c'est de la ville et de la campagne qui l'entoure. Cette question du rapport entre les villes et leurs arrière-pays me paraît très actuelle. Les discours contemporains occultent la question de l'arrière-pays, de la charge qu'une ville fait peser sur son environnement immédiat.

Dans votre film, vous vous intéressez davantage au « bon » gouvernement qu'au « mauvais »...

Le mauvais gouvernement, c'est le contexte général, il est partout. Même s'il y a des responsabilités à établir et des luttes à mener, le film ne cherche pas à désigner un coupable ou à incriminer un certain état du capitalisme. Il se pose la question de la mobilisation, de la participation à des projets collectifs ayant une portée politique. Je voulais observer et esquisser des portraits de militants payant de leur personne. M'approcher de cette zone où l'engagement tend à rendre floues les frontières entre vie privée et vie professionnelle. Je voulais filmer le politique comme quelque chose dans lequel on baigne en permanence, quelque chose avec lequel on respire, avec lequel on dort. En gros, filmer des gens qui font de la politique à partir de leur travail, plutôt que des gens qui font de la politique leur travail.

Chiara Frugoni, l'historienne qui commente la fresque, dit que c'est « la première fois qu'un paysage devient narratif. » Peut-on considérer cette phrase comme une mise en abyme de votre travail de cinéaste ?

En allant d'un collectif et d'un paysage à l'autre, *Nul homme n'est une île* essaye lui-même de faire fresque. Pour moi, ce qu'expérimentent et inventent sous nos yeux les *Galline Felici* ou les gens du Vorarlberg, c'est la gouvernance de demain, fondée sur la conviction que l'intelligence collective existe,

« Le paysage devient ainsi une question éminemment politique. »

que l'interdisciplinarité et la souplesse intellectuelle sont possibles. C'est-à-dire tout le contraire d'une administration cloisonnée et où le projet politique n'est jamais énoncé. Une question centrale dans mon travail est de partir d'un paysage et de s'interroger sur la manière dont il est produit et par quels acteurs. Le paysage devient ainsi une question éminemment politique. Convoquer le maximum d'acteurs d'un territoire pour tenter de produire un projet de paysage, c'est une expérience fondamentalement démocratique qui consiste à formuler un projet politique à partir de ce qui nous

est radicalement commun : l'espace. Et il me semble que ce sont des expériences de cet ordre que l'on peut observer à Vrin, dans le Bregenzerwald au Vorarlberg, ou dans le projet agricole et social des *Galline*. C'est aussi une démarche qui consiste à évaluer une politique à partir de ses effets sur le visible, ce que fait la fresque de Lorenzetti.

En cela, *Nul homme n'est une île* est une forme de réponse à mon précédent film, car dans *La Ligne de partage des eaux* j'ai filmé beaucoup de lieux et de moments où on est sensé « aménager » le territoire, et on voit bien que ce sont les logiques sectorielles qui dominent, que chacun tire dans son sens et que personne ne regarde ce que ces politiques contradictoires produisent comme paysage. Or, il y a bien sûr un paysage de la finance, un paysage de la corruption, un paysage du mauvais gouvernement : on vit dedans, il est fait de zones franchisées, de ronds-points et de plateformes logistiques, il est absurde et destructeur.

Pourquoi n'avoir rien tourné en France ? Des initiatives de démocratie locale et d'aménagement original du territoire existent aussi ici...

Bien sûr qu'il y a des choses qui se passent en France, mais dans un cadre et une culture politiques qui a du mal avec ce genre d'expériences, parce qu'en France on a du mal,



au fond, avec la démocratie. Le centralisme, le respect de l'autorité, de l'expertise et de la hiérarchie y sont si forts.... Et le mot participation est certes à la mode, mais on ne sait pas vraiment ce que ça veut dire. Il y a bien eu une tradition autogestionnaire en France, il suffit de penser aux GAM, les groupes d'actions municipaux, notamment à Grenoble. Mais on n'est pas bien nombreux à s'intéresser à cette histoire...

Donc, j'avais envie de prendre l'air chez nos voisins et amis européens, histoire de se comparer, de s'inspirer. Je voulais inscrire le film dans un cadre européen, post-national, me libérer un peu des pesanteurs liées à cette appartenance nationale, qui étouffe sans rassurer. Et personne ne peut nier que le vent de la coopérative souffle plus fort en Italie qu'en France. Il suffit de voir les multinationales que sont devenues les coopératives agricoles françaises ! Et puis aussi je ne voulais pas donner à voir des expériences sécessionnistes, en rupture, mais des expériences qui se connectent entre elles, une mise en réseau du local à l'échelle européenne. Donc montrer des collectifs qui se pensent moins comme des résistants à une autorité, que comme des pionniers, des gens qui ont vocation à être rejoints, des acteurs du changement.

Parce que pour vous, les initiatives que vous montrez dans *Nul homme n'est une île*, ne sont pas condamnées à rester des îles, ou, au mieux, des archipels ?

On ne sait pas comment les choses vont tourner, mais on peut déjà observer des choses qui sont là, et qui sont plus que des niches. Les lieux que je filme sont très vivants, très dynamiques.

Les *Galline Felici*, travaillent avec le cahier des charges de l'économie sociale et solidaire et se pensent comme des acteurs de plein droit du monde dans lequel on vit et non comme un isolat en résistance. Ce qui les anime profondément, c'est d'être une force d'exemple, qu'on les imite. Ils veulent que l'économie sociale devienne l'économie tout court ! Cela explique leur totale transparence et leur accueil sur le mode : « *venez et inspirez-vous* ».

Montrer une aventure coopérative entrepreneuriale, comme celle-ci, capable d'agir dans un contexte très difficile (sans aucun soutien du politique, sans recours possible à des institutions qui ne remplissent par leurs obligations les plus élémentaires, dans un quotidien marqué par des vols, des incendies criminels ou le *pizzo*, l'impôt mafieux), cela secoue et cela donne de l'espoir. Si ces gens qui sont nos voisins et nos contemporains y arrivent dans ces conditions, qu'est-ce que cela dit de nous, de notre capacité d'acceptation ?

Et il me semblait ensuite important de mettre en relation cette expérience avec une région plus riche, comme celle du Vorarlberg, où la sensibilité aux enjeux écologiques et démocratiques a, contrairement à la Sicile, gagné la classe politique et l'administration. Je voulais mettre dans le même espace, dans le même film, des échelles et des moyens d'action contrastés. Pourquoi penser que c'est exclusivement à l'échelon local que le changement se fera, ou seulement grâce à l'action des États, ou bien sous l'effet des négociations multilatérales de type COP ? Il faut que toutes les échelles agissent simultanément.

Comment expliquez-vous la réussite des expériences que vous filmez ?

Je suis arrivé au Voralberg en me disant qu'une expérience comme celle-ci pouvait se réaliser en Autriche car c'est un pays fédéral, du moins très décentralisé. Mon idée était d'aller voir du côté d'une Europe post-nationale, ou pré-nationale, qui ferait l'hypothèse du national comme d'une parenthèse historique. Cela peut faire sens en Italie, en Autriche ou en Suisse, mais c'est plus compliqué en France, parce qu'on n'a jamais participé à cette histoire-là. Je suis donc arrivé avec cette hypothèse fédérale, mais on m'a alors répondu « *on voit bien que tu es Français.* »

Au Vorarlberg, on m'a expliqué que la spécificité de ce territoire était surtout liée à l'importance de l'échelon communal et à ce qui s'était passé dans les années 1970, avec les luttes contre la centrale nucléaire. Il y avait eu beaucoup de manifestations et finalement un référendum où le vote de ce petit Land a beaucoup pesé dans la balance. C'est le seul cas où une centrale nucléaire a été construite et jamais mise en service. Les Vorarlbergois en ont tiré le sentiment d'avoir participé à une victoire et en ont gardé un certain intérêt pour l'écologie. Il s'est passé là-bas ce qui se passait partout en Europe dans les années 1970, après le choc pétrolier, avec

« Je voulais mettre dans le même film, des échelles et des moyens d'action contrastés. »

des mobilisations contre l'industrie nucléaire, un engouement pour l'éco-construction et les énergies renouvelables. Mais, tandis que partout ailleurs le *Business as usual* a repris la main et qu'on a remisé ces expérimentations d'avenir, au Vorarlberg on a continué. Le mouvement des Baukünstler, constitué de maîtres charpentiers et d'architectes intéressés par l'écologie, les économies d'énergie et le retour au matériaux





bois, a persévéré dans cette architecture minimaliste et écologique et, peu à peu, des maires de communes rurales les ont fait travailler. En trente ans, la culture du bâtiment a été profondément renouvelée et aujourd'hui c'est toute une région qui est mobilisée dans la transition énergétique. Autant dire qu'ils ont au moins 20 ans d'avance sur nous.

Cette réflexion, menée depuis presque 30 ans a lieu dans une région plutôt conservatrice, mais qui a toujours eu une culture de méfiance vis-à-vis de l'autorité. À l'époque, l'ordre des architectes, à Vienne, a pris ombrage de ce qui se passait à l'autre bout du pays et qui n'était pas très conforme aux règles en vigueur. Ils estimaient que les personnes impliquées

**« Ils ont acquis
cette conviction :
l'intelligence
collective existe ! »**

n'avaient pas le droit de signer les permis de construire. Mais la population du Land et sa classe politique, en grande partie par réflexe régional, ont pris fait et cause pour ce groupe d'architectes, en jugeant que ce n'était pas à Vienne de dire comment construire dans le Vorarlberg, la région qui a bâti tout le baroque bavarois, tyrolien et suisse !

Cette réussite s'inscrit de fait dans une tradition très ancienne de coopération de démocratie rurale, de goût de l'argumentation et des décisions prises collectivement. C'est aussi une région sans « capitale », polycentrique, où l'échelon communal est très vivace, avec des maires qui sont maires à plein temps. Et ces maires, aidés par l'action du Bureau des Questions du Futur, se conçoivent moins comme des décideurs, que des gens en charge de créer les conditions de la participation citoyenne à la vie communale. Ils ont acquis cette conviction : l'intelligence collective existe ! Et ça marche !

Pour les *Galline Felici*, c'est pareil, la question de l'efficacité est importante. C'est d'ailleurs ce qui m'a marqué dans tous les lieux que j'ai filmés : la question de l'efficacité n'est pas taboue. Pour Roberto Li Calzi, son fondateur militant, l'économie solidaire doit se montrer aussi, voire plus, efficace que l'économie classique. Et cette exigence les rend très innovants sur le plan organisationnel, commercial et en terme de gouvernance. Comme ils ne sont pas soutenus par les banques, tout est fondé sur la confiance avec leurs clients, au point que ces derniers sont prêts à leur avancer la trésorerie. Transparence, autocontrôle, rotation des responsabilités, participation de tous les membres de la coopérative à la décision : tels sont les principaux ingrédients du succès des *Galline*.

Qu'est-ce que le Bureau des Questions du Futur ?

C'est une institution sans équivalent. Il existe beaucoup d'organismes spécialisés en démocratie participative, qui font de l'ingénierie de débats ou de la prospective territoriale. Mais là, ce sont des fonctionnaires de l'administration du Land. C'est une équipe pluridisciplinaire d'agronomes, de sociologues, d'économistes, qui peut être saisie par n'importe quel citoyen, entreprise, maire, collectif, pour réfléchir à des questions de transition, de démocratie, d'écologie, de gouvernance... Ils ont toute liberté, y compris celle de critiquer leur hiérarchie.

Ils expérimentent donc sur l'administration elle-même. Ils ont mis en place des échanges d'agenda, pour que les gens de l'urbanisme travaillent, par exemple, une semaine dans le secteur de l'éducation. Ce qui me plaît, c'est qu'ils montrent que tout cela s'apprend, que ce n'est pas une question idéologique, et qu'on peut changer une culture politique. Même si cela ne se fait pas en un matin, cela ne prend pas non plus un siècle. ▲



DOMINIQUE MARCHAIS

Biographie

Ancien critique de cinéma aux Inrockuptibles, Dominique Marchais a réalisé *Lenz échappé* en 2003, court métrage librement adapté de la nouvelle de Georg Büchner. Depuis plusieurs années, il travaille sur les relations entre paysage et politique à travers la forme du cinéma documentaire. *Le temps des grâces*, état des lieux sur la modernisation agricole, constitue le volet « histoire » d'un travail sur la France rurale contemporaine dont *La ligne de partage des eaux*, en s'inscrivant dans le bassin versant de la Loire pour dépeindre un certain état du paysage français, est le volet « géographie ».

Filmographie

2003 *Lenz échappé* – court métrage

Festival du film de Vendôme 2004 – Prix spécial du jury
Festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand
Festival du film court de Paris
Entrevues, Festival de Belfort

2010 *Le Temps des grâces*

Festival international du film de Locarno
États généraux du documentaire, Lussas
Entrevues, Festival de Belfort

2014 *La Ligne de partage des eaux*

Festival international du film de la Roche-sur-Yon
Entrevues, Festival de Belfort

2017 *Nul homme n’est une île*

Entrevues, Festival de Belfort 2017 – Grand Prix

Liste technique

RÉALISATION, SCÉNARIO
■■■■ Dominique Marchais

IMAGE
■■■■ Claire Mathon, Sébastien Buchmann

SON
■■■■ Mikaël Kandelman, Emanuele Giunta,
Marc von Stürler

MONTAGE IMAGE
■■■■ Jean-Christophe Hym

MIXAGE
■■■■ Mikaël Barre

UNE PRODUCTION
■■■■ Zadig Films - Mélanie Gerin et Paul Rozenberg

AVEC LA PARTICIPATION DE
■■■■ TV5Monde
Du CNC
Du Ministère de la Culture et de la
Communication – Direction générale des
patrimoines

ET LE SOUTIEN DE
■■■■ La Région île-de-France

DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DE
■■■■ La Région Basse-Normandie
La Procirep

DISTRIBUTION FRANCE
■■■■ Météore Films

VENTES INTERNATIONALES
■■■■ Doc & Film International

